

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 21 JUIN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "LETENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## EDUCATION OUVRIERE.

L'ouvrier Canadien-Français va beaucoup aux Etats-Unis, et, généralement, il passe pour être assez adroit. On sait qu'il réussit dans la plupart des branches auxquelles il se livre. Intelligent et vif par nature, il saisit rapidement ce qu'il voit faire et devient bientôt l'égal et même souvent le supérieur du yankee. Comment se trouve-t-il par rapport aux ouvriers des autres nations qui affluent chez nos voisins? Dans une visite récente que je fis à l'institution dite "Trades School," de New-York, ayant exprimé au directeur de cet établissement l'opinion que l'école à la tête de laquelle il était placé et qui était de fondation récente, n'était guère nécessaire, puisque la ville de New-York renfermait de si beaux travaux: "Les apparences vous trompent, monsieur," me dit-il; "d'abord, il y a beaucoup d'ouvrages mal exécutés dans les quartiers de New-York que vous n'avez pas visités, et cette école est destinée à former nos propres ouvriers."

"Les ouvrages d'art, dans les bâtisses comme dans les autres branches de notre industrie, sont presque tous exécutés par des ouvriers étrangers, Français, Allemands et Italiens." Aucune mention des Américains ni des Canadiens-Français, comme l'on voit, et celle des Français, des Allemands et des Italiens est due au fait que la France, l'Allemagne et l'Italie ont, depuis longtemps, des écoles spéciales et les musées dans lesquels les bons ouvriers et les artistes se forment.

Chacun sait ou au moins a entendu dire que pour devenir forgeron, il faut forger; ce proverbe est applicable à tous les états que l'homme peut embrasser. Or, de nos jours, l'artisan exerce un métier souvent sans l'avoir appris: il est forgeron sans avoir jamais ou peu forgé. A cette facilité de pouvoir entrer dans la carrière industrielle, travailler comme ouvrier ou artisan au lieu d'être simple cultivateur, on doit le phénomène déplorable de la dépopulation de certaines campagnes du Canada et l'émigration des Canadiens-Français aux Etats-Unis où, après quelques jours d'observation et de pratique, toute une famille de jeunes enfants est en état de conduire une machine quelconque et d'aider au développement de l'industrie chez nos voisins. On doit aussi à la même cause le fait non moins désastreux que le nombre d'ouvriers ayant appris un métier dans toutes ses parties diminue tous les jours.

"L'emploi des machines, dit M. Stetson, dont le propre est souvent de tuer les petites entreprises, a favorisé la division du travail en réunissant les ouvriers par grands groupes. Le commençant, se renfermant dans un seul département, est bientôt en état de gagner des gages. C'est là une satisfaction pour lui-même et pour ses parents; et, ordinairement, il finit comme il a commencé. Cependant,

"s'il aspire à devenir maître de son état, et que le patron consente à l'instruire tout-à-fait, ce dernier sera tenté de retenir l'apprenti aussi longtemps que possible dans le département dans lequel il se sera rendu habile et dans lequel aussi son travail est le plus profitable. D'un autre côté, si le patron ne cède pas à cette tentation, où est celui qui donnera à l'apprenti l'instruction convenable? Peronne dans l'atelier ne se changera de ce soin. Il résulte que l'apprenti se renferme d'ordinaire dans un seul département et ne vise qu'à toucher des gages le plus tôt possible."

Traitant une question absolument nouvelle en Canada, celle de l'éducation ouvrière entièrement dans l'intérêt et le sens de la population ouvrière, je me plais à citer afin que l'on ne dise pas que j'invente. Au reste, chacun de mes lecteurs peut vérifier par lui-même, en entrant dans la première manufacture venue, l'exactitude des avancés de mon auteur, et pourra aussi nous dire si, enlevés à leurs machines dont chacune ne fait ordinairement qu'une partie d'une pièce d'ouvrage, les ouvriers qu'il a trouvés là sont en état de faire la pièce entière, s'ils pourraient gagner leur pain et se faire une honnête aisance en dehors de la manufacture et d'une manière indépendante.

Le sort de la classe ouvrière est dans ses propres mains. Que l'ouvrier s'instruise pour le métier qu'il doit exercer, et qu'il apprenne ce métier lui-même. Que ceux qui s'intéressent à lui veuillent bien se pénétrer de cette vérité que l'ouvrier dont l'éducation est la plus parfaite est celui dont la main facile obéit aisément aux inspirations claires et rapides d'une intelligence bien développée.

Cet ouvrier-là n'est jamais victime de la lutte entre le travail et le capital, parce que son habileté lui ouvre une foule d'avenues qui se trouvent fermées à ceux que la grande armée de la division du travail tient enrôlés dans ses rangs, à ceux que leur apprentissage de quelques heures condamnent à suivre en esclaves, dans une manufacture, le mouvement uniforme et monotone d'une machine. Pour reprendre sa place comme être intellectuel et intelligent dans la société, l'ouvrier doit cesser de faire partie d'une machine et se convaincre que tout travail manuel bien exécuté réclame une certaine dose d'intelligence, et que les associations et les grèves ne remplaceront jamais, pour son bien-être et son bonheur, ce qu'une éducation bien dirigée aurait dû lui procurer.

Si la division du travail, en ouvrant les portes de l'industrie à tout le monde, a eu pour effet de diminuer le nombre des bons ouvriers, d'un autre côté, il faut reconnaître que le système de l'apprentissage, tel qu'il se pratiquait autrefois, était, la plupart du temps, une véritable fraude par rapport à l'apprenti.

Pendant la première et quelquefois même la seconde année de son engagement, celui-ci travaillait à toute autre chose qu'à l'objet pour lequel il était venu chez le patron. Il était le commissionnaire et l'homme de peine de la maison, et, s'il était d'un caractère doux, souvent il remplaçait la bonne d'enfants pendant des mois entiers. Point de gradation suivie dans les difficultés à vaincre pour se former: plus de la moitié de son temps était dépensée en pure perte, et le reste à tenter d'exécuter des travaux présentant des difficultés au-dessus de ses forces.

Faut-il s'étonner si, après trois ou quatre années d'un travail de ce genre, l'apprenti n'était encore

qu'un mauvais ouvrier? On comprend aussi que le jeune homme sortant de l'école avec un peu d'instruction ne fût pas bien empressé d'embrasser une carrière dont les premiers stages offriraient si peu d'attraits. De là la nécessité d'écoles spéciales, afin d'attirer dans les métiers ceux qui reçoivent de l'instruction soit dans les écoles communes ou ailleurs.

Deux exemples pour finir et qui feront voir l'influence de l'école sur la destinée de la jeunesse.

Un jour, le *Boston Herald* soumet la question suivante aux élèves des diverses écoles publiques de Boston. "A quoi mon instruction va-t-elle me servir?" Il reçoit trente et une réponses qui, presque toutes, indiquent que leurs auteurs se destinent au commerce et aux professions, et s'appliquent à démontrer combien l'instruction qu'ils ont reçue leur a été utile et les a rendus propres à ce genre d'occupation: une jeune fille seule répond qu'elle apprendra un métier, et un jeune Irlandais admet en toute franchise que son éducation le destine à devenir un conférencier, un député, et peut-être un président des Etats-Unis. D'un autre côté, le chef d'une école industrielle, faisant un inventaire de l'état que ses élèves se proposaient d'embrasser en laissant l'école, reçoit des réponses qui établissent qu'au moins la moitié d'entr'eux ont l'intention de devenir mécaniciens et ingénieurs, malgré qu'en leur apprenant l'usage des outils, on n'eut point négligé leur éducation littéraire.

A. LÉVÊQUE,  
Architecte.

—Maman, quand papa sera mort...  
—Veux-tu te taire, dit la mère; est-ce qu'on dit de ces choses-là?  
—Ah pardon. Eh bien!... quand tu seras veuve..

## Catéchisme social et politique.

En 1869, la guerre éclata entre les colonies anglaises et françaises et fut remarquable par des chances balancées des deux côtés les anglais n'étant victorieux que quand ils avaient la grande supériorité du nombre.

L'amiral anglais Phipps vint avec une flotte mettre le siège devant Québec, mais il fut repoussé. Grâce à l'administration du comte de Frontenac, alors gouverneur, la Nouvelle-France signala ses armes, au point qu'on résolut de prendre l'offensive sur les colonies anglaises, et on le fit avec un tel succès, que d'Iberville, après plusieurs combats toujours heureux sur terre et sur mer, s'empara de l'île de Terre-Neuve et de sa capitale St. Jean, et réduisit les forts de la baie d'Hudson.

Enfin la paix fut conclue avec l'Angleterre en 1697 et fut accompagnée en 1701 d'un traité de paix avec toutes les nations indiennes du Canada.

Une nouvelle guerre fut suivie d'un nouveau traité, par lequel la France cédait à l'Angleterre l'Acadie, (aujourd'hui Nouvelle-Ecosse.) Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

En 1721, la Nouvelle France comptait une population de 25,000 âmes, possédant des défrichements couvrant une superficie de 74,000 arpents de terre.

La guerre fut déclarée de nouveau en 1755 et, malgré l'abandon où se trouvaient les colons du Canada, le commencement de cette campagne leur fut favorable.

Les armes françaises furent victorieuses à la Mo-